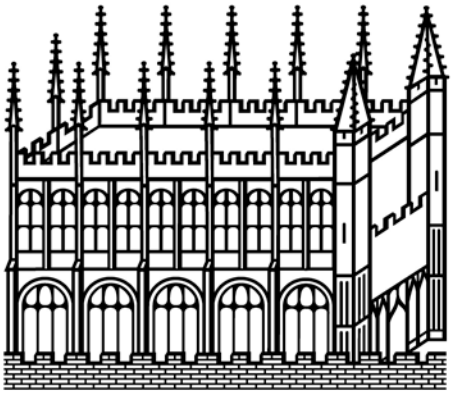

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

6 e 37

H J 8875 A.1
REP. F 15 353

PREMIÈRES POÉSIES

DU MÊME AUTEUR :

—

CONTES DE LA VIEILLE FRANCE..... 1 vol.
IPHIGÉNIE, tragédie..... 1 vol.
POÈMES ET SYLVES, 1886-1896 (*Le Pèlerin passionné. Énone au clair visage. Ériphyle. Sylves*)..... 1 vol.
LES STANCES, avec un portrait de l'auteur, par A. de La Gandara..... 1 vol.

JEAN MORÉAS

—

Premières Poésies

1883-1886

LES SYRTES

LES CANTILÈNES

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1665

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LES SYRTES

(1883-1884)

Syrtis inhospita,

OVIDE.

Incerta Syrtis.

SÉNÈQUE.

Le péché me surmonte, et ma peine est si grande
Lors que mal-gré moy-mesme il triomphe de moy...

OGIER DE GOMBAUD.

REMEMBRANCES

Dans l'âtre brûlent les tisons,
Les tisons noirs aux flammes roses ;
Dehors hurlent les vents moroses,
Les vents des vilaines saisons.

Contre les chenets roux de rouille,
Mon chat frotte son maigre dos.
En les ramages des rideaux,
On dirait un *essaim* qui grouille :

C'est le Passé, c'est le Passé
Qui pleure la tendresse morte ;
C'est le bonheur que l'heure emporte
Qui chante sur un ton lassé.

I

Là-bas, où, sous les ciels attiques,
Les crépuscules radieux
Teignent d'améthyste les Dieux
Sculptés aux frises des portiques ;

Où, dans le feuillage argenté
Des peupliers aux torses maigres,
Crépitent les cigales aigres
Ivres des coupes de l'Eté ;

Là-bas, où d'or fin sont les sables
Et d'azur rythmique les mers,
Où pendent les citrons amers
Dans les bosquets impérissables,

La Vierge aux seins inapaisés
Plus belle que la Tyndaride,
Fit couler sur ma lèvre aride
Le dictame de ses baisers.

II

D'où vient cette aubade câline
Chantée — on eût dit — en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare et de mandoline ?

Pourquoi cette chaleur de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins à froc blond ?

Et cette Dame quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle ?

Je me souviens, je me souviens :
Ce sont des défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées
Et ce sont des rêves anciens !

III

Parmi des chênes, accoudée
Sur la colline au vert gazon,
Se dresse la blanche maison,
De chèvrefeuille enguirlandée.

A la fenêtre, où dans des pots,
Fleurit la pâle marguerite,
Soupire une autre Marguerite :
Mon cœur a perdu son repos...

Le lin moule sa gorge plate
Riche de candides aveux,
Et la splendeur de ses cheveux
Ainsi qu'un orbe d'or éclate.

Va-t-elle murmurer mon nom ?
Irons-nous encor sous les graves
Porches du vieux burg des burgraves ?
Songe éteint, renaîtras-tu ? — Non !

IV

Hautes sierras aux gorges nues,
Lacs d'émeraude, lacs glacés,
Isards sur les crêtes dressés,
Aigles qui planez par les nues ;

Sapins sombres aux larges troncs,
Fondrières de l'Entécade
Où chante la fraîche cascade
Derrière les rhododendrons ;

Et vous, talus plantés d'yeuses,
Irai-je encor par les sentiers
Mêlant les rouges églantiers
A la pâleur des scabieuses ?

Dans les massifs emplis de geais
Mènerai-je encore à la brune
La jeune belle à la peau brune,
Au pied mignon, à l'œil de jais ?

V

En jupe de peluche noire,
Avec des chapeaux tout fleuris,
Mes folles amours de Paris
Chantent autour de ma mémoire.

Elles ont des cheveux d'or pur,
Et, sous les blanches cascatelles
Des guipures et des dentelles,
Des seins de lis veinés d'azur.

Avec une audace espagnole,
Ma gourmande caresse n'a-
T-elle aux genoux de Rosina
Moqué les verrous de Barthole ?

N'ai-je pas promené ma main,
Avec des luxures d'artiste,
Sous des chemises de batiste
Embaumant l'ambre et le jasmin?

Contre les chenets roux de rouille
Le chat ne frotte plus son dos.
En les ramages des rideaux
On n'entend plus d'*essaim* qui grouille.

Dans l'âtre pleins de noirs tisons,
Eteintes sont les flammes roses ;
Et seuls hurlent les vents moroses,
Les vents des vilaines saisons.

BOUQUET A LA GRÆFIN

Parc ducal. Le ciel fige en du smalt les branches.
Dans les nids, gazouillis d'oisels et d'oiselles.
Seigneurs très chamarrés, gentes damoiselles.
Des fleurs rouges, des fleurs jaunes, des fleurs blanches.

Cheveux longs à la brise épars, courbes hanches.
Vos lèvres s'irisaient de vin de Moselle.
J'ai humé longuement vos yeux de gazelle,
Derrière les buissons piqués de pervenches.

Vieux chambellan gâteux en culotte courte,
Vous offrit, sur un plat d'argent, de la tourte,
Avec un madrigal suranné, Græfin;

Il vous baisa le bout de votre main lisse;
Vous lui fîtes, je crois, des yeux en coulisse
Et vous ne sûtes point que j'avais le spleen.

OTTILIE

Des lèvres de bacchide et des yeux de madone,
Des sourcils bifurqués où le Diable a son pleige;
Ses cheveux vaporeux que le peigne abandonne
Sont couronnés de fleurs plus froides que la neige.

Vient-elle de l'alcôve ou bien de l'ossuaire,
Lorsque ses mules d'or frôlent les dalles grises?
Est-ce voile d'hymen ou funèbre suaire,
La gaze qui palpite aux vespérales brises?

Autour du burg, la lune, aux nécromants fidèle,
Filtre en gouttes d'argent à travers les ramures.
Et l'on entend frémir, ainsi que des coups d'aile,
Des harpes, dans la salle où rêvent les armures.

ODE

I

Seins des femmes ! ô seins de lis ! ô seins de nacre !
Vos rythmes indolents dorlotent nos blessures.
Leurs lèvres ! vous gardez, en vos calices l'âcre
Saveur des bigarreaux et des grenades sures.
— Mais, aux bords fabuleux des fleuves du Levant,
J'eus mes rêves bercés aux ghazels des Péris ;
Et, dans l'Antre fatal, la Dame de Mervent
Scella mes yeux pensifs de ses baisers fleuris.

II

Sur la nappe ouvragée où le festin s'exalte,
La venaison royale alterne aux fruits des Iles ;
Dans les chypres et les muscats de Rivesalte,
Endormeur des soucis, ô Léthé, tu t'exiles.
— Mais l'antique hippogriffe au vol jamais fourbu,
M'a porté sur son aile à la table des Dieux ;
Et là, dans la clarté sidérale, j'ai bu,
A pleine urne, les flots du nectar radieux.

III

En ces âges maudits insultant aux Chimères,
Pareils aux hurlements impurs des filles soûles,
Jusqu'à vos pieds d'argile, ô gloires éphémères,
Montent les hosannas sacrilèges des foules.
— Mais, sous les myrtes blancs de la sainte Délos
Que baigne l'Archipel de ses flux et reflux,
Je crois ouïr mon nom éclatant dans les los
Chantés, en le Futur, aux poètes élus.

C'était le portrait d'une jeune fille
déjà mûrissante et presque femme.
EDGAR POE.

I

Mystiques sont, là-bas, les clairs de lune bleus :

O votre front poli nimbé de clair de lune !

Berceuse est la chanson des archipels houleux :

O vos cheveux errants aux brises de la dune !

II

Sous votre pied d'airain, Astarté, foulez-nous :

Voici le Koh-innor, les jades de Palmyre !

Etes-vous la Madone adorée à genoux ?

Mon âme montera comme un parfum de myrrhe !

TES MAINS

Tes mains semblant sortir d'une tapisserie
Très ancienne où l'argent à l'or brun se marie,
Où parmi les fouillis bizarres des ramages
Se bossue en relief le contour des images,
Me parlent de beaux rapts et de royale orgie,
Et de tournois de preux, dont j'ai la nostalgie.

Tes mains à l'ongle rose et tranchant comme un bec
Durent pincer jadis la harpe et le rebec,
Sous le dais incrusté du portique ogival
Ouvrant ses treillis d'or à la fraîcheur du val,
Et, pleines d'onction, rougir leurs fins anneaux
De chrysoprase, dans le sang des huguenots.

Tes mains aux doigts pâlis semblent des mains de sainte
Par Giotto rêvée et pieusement peinte
En un coin très obscur de quelque basilique
Pleine de chapes d'or, de cierges, de reliques,
Où je voudrais dormir tel qu'un évêque mort,
Dans un tombeau sculpté, sans crainte et sans remord.

ARIETTE

Tu me lias de tes mains blanches,
Tu me lias de tes mains fines,
Avec des chaînes de pervenches,
Et des cordes de capucines.

Laisse tes mains blanches,
Tes mains fines,
M'enchaîner avec des pervenches
Et des capucines.

SENSUALITÉ

N'écoute plus l'archet plaintif qui se lamente
Comme un ramier mourant le long des boulingrins ;
Ne tente plus l'essor des rêves pérégrins
Traînant des ailes d'or dans l'argile infamante.

Viens par ici : voici les féeriques décors,
Dans du Sèvres les mets exquis dont tu te sèvres,
Les coupes de Samos pour y tremper tes lèvres,
Et les divans profonds pour reposer ton corps.

Viens par ici : voici l'ardente érubescence
Des cheveux roux piqués de fleurs et de béryls,
Les étangs des yeux pers, et les roses avrils
Des croupes, et les lis des seins frottés d'essence

Viens humer le fumet — et mordre à pleines dents
A la banalité suave de la vie,
Et dormir le sommeil de la bête assouvie,
Dédaigneux des splendeurs des songes transcendants.

Assez d'abstinences moroses :
De Schiraz effeuillons les roses
Au bord du lac sacré,
Et que pour moi l'amour ruisselle
De sa lèvre d'alme pucelle,
Plus doux qu'un vin sucré.

II

Assez de chrysolithe terne :
Que l'on me montre la caverne
Des kohinors-soleils,
Et des saphirs plus bleus que l'onde,
Et des clairs rubis de Golconde
Au sang des Dieux pareils.

II

Assez d'existence servile :
Que l'on m'emporte dans la Ville
Où je serai le Khan,
Infaillible comme un prophète
Et dont la justice parfaite
Prodigue le carcan.

CONTE D'AMOUR

I

La lune se mirait dans le lac taciturne,
Pâle comme un grand lis, pleine de nonchaloirs.
— Quel Lutin nous versait les philtres de son urne? —
La brise sanglotait parmi les arbres noirs...

Baiser spirituel, son baiser, sois béni!
Dans mon cœur plein d'horreur tu ravivas la flamme,
Dans mon cœur plein d'horreur, mon pauvre cœur terni.
— Ai-je effleuré sa lèvre? Ai-je humé son âme?

II

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs,
Un amour au front pâle orné d'une couronne
De roses dont la pluie a terni les couleurs.
Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs.

Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs
Où dans la nuit le cor mélancolique sonne;
Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Fait de remords très lents et de baisers furtifs.

III

Mon cœur est un cercueil vide dans une tombe;
Mon âme est un manoir hanté par les corbeaux.
— Ton cœur est un jardin plein des lis les plus beaux;
Ton âme est blanche ainsi que la blanche colombe.

Mon rêve est un ciel bas où sanglote le vent;
Mon avenir, un tertre en friche sur la lande.
— Ton rêve est pur ainsi que la plus pure offrande,
Ton avenir sourit comme un soleil levant.

Ma bouche a les venins des fauves belladones;
Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.
— Ta bouche est une fleur éclose au Paradis,
Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones.

IV

Dans les jardins mouillés, parmi les vertes branches,
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

La chenille striée et les noirs moucherons
Insultent vainement la neige de leurs fronts :
Car, lorsque vient la nuit traînant de larges voiles,
Que s'allument au ciel les premières étoiles,
Dans les berceaux fleuris, les larmes des lutins
Lavent toute souillure, et l'éclat des matins
Fait miroiter encor parmi les vertes branches
Le peplum virginal des belles roses blanches.

Ainsi, ma belle, bien qu'entre tes bras mutins
Je sente s'éveiller des désirs clandestins,
Bien que vienne parfois la sorcière hystérie
Me verser les poisons de sa bouche flétrie,
Quand j'ai lavé mes sens en tes yeux obsesseurs,
J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
Que l'irritant contour de tes fringantes hanches,
Et mon amour, absous de ses désirs pervers,
En moi s'épanouit comme les roses blanches
Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

V

Bientôt viendra la neige au blanc manteau d'hermine ;
Dans les parcs défeuillés, sous le ciel morne et gris,
Sur leurs socles, parmi les boulingrins flétris,
Les Priapes frileux feront bien triste mine.

Alors, ma toute belle, assis au coin du feu,
Aux rouges flamboiements des bûches crépitantes,
Nous reverrons, au fond des visions latentes,
Le paysage vert, le paysage bleu,

Le paysage vert et rose et jaune et mauve
Où murmure l'eau claire en les fouillis des joncs,
Où se dresse au-dessus des fourrés sauvageons
Le cône menaçant de la montagne chauve.

Nous reverrons les bœufs, les grands bœufs blancs et roux,
Traînant des chariots sous l'ardeur tropicale,
Et sur le pont très vieux la très vieille bancale
Et le jeune crétin au ricanement doux.

Ainsi nous revivrons nos extases éteintes
Et nous ranimerons nos bonheurs saccagés
Et nous ressentirons nos baisers échangés
Dans les campagnes d'or et d'émeraude teintes.

★

Hélas ! n'écoutant pas la voix des sorts moqueurs
Et laissant mon esprit s'enivrer de chimères,
Je ne veux pas penser que les ondes amères
Vont se mettre bientôt au travers de nos cœurs.

VI

Rouges comme un fer de forge
Ou le taureau qu'on égorge,
Sous les regrets assassins
Nos cœurs saignent dans nos seins.

Viennent donc des sorts propices
Nous garer des précipices!
Que nous nous serrions la main
Sans souci du lendemain;

Qu'enfin nous puissions sans trêve,
Sans redouter l'heure brève,
Sous les ciels profonds des lits
Tordre nos corps affaiblis !

VII

Hiver : la bise se lamente,
La neige couvre le verger.
Dans nos cœurs aussi, pauvre amante,
Il va neiger, il va neiger.

Hier : c'était les soleils jaunes.
Hier, c'était encor l'été.
C'était l'eau courant sous les aulnes
Dans le val de maïs planté.

Hier, c'était les blancs, les roses
Lis, les lis d'or érubescent —
Et demain : c'est les passeroses,
C'est les ifs plaintifs, balançant,

Balançant leur verdure dense,
Sur nos bonheurs ensevelis ;
Demain, c'est la macabre danse
Des souvenirs aux fronts pâlis ;

Demain, c'est les doutes, les craintes,
C'est les désirs martyrisés,
C'est le coucher sans tes étreintes,
C'est le lever sans tes baisers.

VIII

Ne ternis pas de pleurs les mystiques prunelles
De tes grands yeux navrés, striés d'or et d'agate ;
Laisse-la t'emporter, la berceuse frégate,
Par les immensités des vagues solennelles.

Triste, je rêverai, pendant mes nuits moroses,
De baisers alanguis et de caresses brusques,
De nids capitonnés où des coupes étrusques
S'exhalent les ennuis des chlorotiques roses.

Et l'absence irritant le désir qu'elle rive,
Ma passion tenace où le souvenir veille
Montera dans mon cœur, débordante et pareille
Aux fluviales eaux qui grondent sur la rive.

IX

Nous marchions nous tenant par la main, dans la rue
Où sous les becs de gaz se heurte la cohue.
Sous les jasmins en fleur qui bordent le chemin,
A l'ombre nous marchions, nous tenant par la main.

Et ma joie est fanée avec le blanc jasmin.

Sa voix, perlant tout bas ses notes argentines,
Berçait mon cœur, ainsi qu'un psaume des matines.

Son baiser acharné, grisant comme les Nuits,
Faisait sourire encor mon front chargé d'ennuis.

Et mes bras veufs en vain la cherchent dans les nuits.

X

Ce jour-là, les flots bleus susurreront plus bleus
Le long des côtes blanches,
Et du soleil frileux, les rayons plus frileux
Se joueront dans les branches.

Malgré le rude hiver, les fleurs de l'églantier
Souriront grand'ouvertes,
Et l'on verra changer les cailloux du sentier
En émeraudes vertes.

Les loups pour les agneaux auront des soins exquis,
Et sous l'œil bon des aigles,
Les grands vautours feront la cour, en fins marquis,
Aux colombes espiègles.

Les Dames, aux propos galants des séducteurs,
Ne seront pas rebelles,
Et les Almavivas, malgré les vieux tuteurs,
Enlèveront leurs belles.

Car ce jour-là, jour saint, vaillamment attendu,
Dans tes chastes prunelles,
Mes yeux retrouveront le paradis perdu
Des amours éternelles.

Car ce jour-là, les cœurs par le bonheur brisés,
Mes lèvres dans les tiennes,
Nous nous rappellerons en de nouveaux baisers
Nos caresses anciennes.

XI

La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise
Là-bas, par les guérets,
La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise,
Va-t-elle revenir
Verdir — la même tige?

L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive

A l'ombre des berceaux,
L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive,
Va-t-elle retourner
Baigner — la même rive?

LES BONNES SOUVENANCES

Irisant le ciel gris de nos mornes pensées,
Ravivant les soleils éteints des renouveaux,
Elles passent toujours au fond de nos cerveaux,
Un bon souris sur des lèvres jamais plissées.

Leur prunelle est l'aurore, et leur natte tressée
Est fulgurante ainsi que l'éclat des flambeaux.
Leur prunelle est la nuit, et, sur le cou massée,
Leur chevelure est bleue ainsi que les corbeaux.

Aux accords pénétrants d'anciennes ritournelles,
Elles bercent nos cœurs pleins d'ennui ; ce sont elles
Qui pansent doucement nos blessures mortelles,

Elles qui, sur nos cils, viendront sécher nos pleurs.
— Et le temps, émondeur de beautés et de fleurs,
Met sur leur front vieilli de plus fraîches couleurs.

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant.
La glycine, des vases bleus pend;
Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,

Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins
Sur les nattes et sur les coussins,
Les paresses en les flots des tresses.
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

LA CARMENCITA

Pauvre enfant, tes prunelles vierges,
Malgré leur feu diamanté,
Dans mon cœur, temple dévasté,
Ne rallumeraient pas les cierges.

Pauvre enfant, les sons de ta voix
— Telles les harpes séraphiques —
De mes souvenirs maléfiques
Ne couvriraient pas les abois.

Pauvre enfant, de tes lèvres vaines,
La miraculeuse liqueur
N'adoucirait pas la rancœur
Qui tarit la vie en mes veines.

Pareil au climat meurtrier
Déserté de toute colombe,
Et pareil à la triste tombe,
Où l'on ne vient jamais prier,

— O la trop tard — au cours du fleuve
Inéluctable, je m'en vais,
Ayant au gré des vents mauvais
Effeuillé ma couronne neuve.

I

Dans la basilique où les pâles cierges
Font briller les ors du grand ostensoir,
Sur les feuillets des missels à fermoir
Courent les doigts fins des pudiques vierges.

Elle t'attendait, la vierge aux yeux bleus,
Mais tu n'as pas su lire dans ses yeux —
Dans la basilique, aux clartés des cierges.

II

Dans la chambre rose où les lilas blancs
Mêlaient leurs parfums aux tiédeurs des bûches,
Cette présidente en peignoir à ruches,
Quand elle jouait avec ses perruches,
Sangdieu ! qu'elle avait des regards troublants !

Tu n'as pas cueilli les beaux lilas blancs,
Tu n'as pas cherché les secrets troublants
Du peignoir à traîne avecque des ruches,
Dans la chambre rose où les lilas blancs
Mêlaient leurs parfums aux tiédeurs des bûches.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Dorlotent doucement les cœurs
Meurtris par les destins moqueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Donnent de nouvelles vigueurs
Aux corps minés par les langueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Font revivre les Espoirs morts
Et terrassent les vieux Remords.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Je t'ai cherché longtemps, longtemps,
Par mont, par val et par ravin
En vain, en vain !

CHIMÆRA

J'allumai la clarté mortuaire des lustres
Au fond de la crypte où se révulse ton œil,
Et mon rêve cueillit les fleuraisons palustres
Pour ennoblir ta chair de pâleur et de deuil.

Je proférai les sons d'étranges palatales,
Selon les rites des trépassés nécromants,
Et sur ta lèvre teinte au sang des digitales
Fermentèrent soudain des philtres endormants.

Ainsi je t'ai créé de la suprême essence,
Fantôme immarcessible au front d'astres nimbé,
Pour me purifier de la concupiscence,
Pour consoler mon cœur dans l'opprobre tombé.

Les roses jaunes ceignent les troncs
Des grands platanes, dans le jardin
Où c'est comme un tintement soudain
D'eau qui s'égoutte en les bassins ronds.

Nul battement d'ailes, au matin;
Au soir, nul souffle couchant les fronts
Des lis pâlis, et des liserons
Pâlis au clair de lune incertain.

Et dans ce calme où la fraîcheur tombe,
C'est comme un apaisement de tombe,
Comme une mort qui lente viendrait

Sceller nos yeux de sa main clémente,
Dans ce calme où rien ne se lamente
Ou par l'espace, ou par la forêt.

LE DÉMONIAQUE

Ai-je sucé les sucs d'innommés magistères ?
Quel succube au pied bot m'a-t-il donc envoûté ?
Oh ! ne l'être plus, oh ! ne l'avoir pas été !
Suc maléfique, ô magistères délétères !

Point d'holocauste offert sur les autels des Tyrs,
Point d'âpres cauchemars, d'affres épileptiques !
Seuls les rêves pareils aux ciels clairs des tryptiques,
Seuls les désirs nimbés du halo des martyrs !

Qui me rendra jamais l'Hermine primitive,
Et le Lis virginal, et la sainte Forêt
Où, dans le chant des luths, Viviane apparaît
Versant les philtres de sa lèvre fugitive!

Hélas! hélas ! au fond de l'Erèbe épaissi,
J'entends râler mon cœur criblé comme une cible.
— Viendra-t-on te briser, sortilège invincible? —
Hâte-toi, hâte-toi, bon Devin, car voici

Que l'Automne se met à secouer les Roses,
Et que les jours rieurs s'effacent au lointain,
Et qu'il va s'éteignant le suave Matin :
—Et demain, c'est trop tard pour les Métamorphoses!

Les bras qui se nouent en caresses pâmées,
Le cordial bu du baiser animal,
Les cheveux qu'on tord, les haleines humées,
Des nerfs énervés apaisent-ils le mal?

O nos visions les toujours affamées!
O les vœux sonnant ainsi qu'un faux métal!
En nos âmes, inéluctables Némées,
Qui viendra terrasser le monstre fatal?

Et puisqu'il faut que toutes coupes soient brèves,
Puisqu'il faut en vain sur d'impossibles grèves
Chercher le népenthès et le lotus d'or ;

Ne vaudrait-il mieux le Désir qu'on triture :
Ne vaudrait-il mieux te voler ta pâture,
Dégoût carnassier, ô funèbre condor !

ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense,
Autour d'un frêle esquif sans voile et sans rameurs,
On a senti monter les flots pleins de rumeurs
Et subi des ressacs l'étourdissante danse,

Il fait bon sur le sable et le varech amer
S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses,
A l'heure où le soleil se couche dans la mer.

II

Que l'on jette ces lis, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion ;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

III

Feux libertins flambant dans l'Auberge fatale
Où se vautre l'impénitence des dégoûts,
Où mon âme a brûlé sa robe de vestale,
— Eteignez-vous!

Par les malsaines nuits de crimes traversées,
Hippogriffes du Mal, femelles des hiboux,
Qui prêtiez votre essor à mes lâches pensées,
— Envolez-vous!

Salamandres-désirs, sorcières-convoitises
Qui hurliez dans mon cœur avec des cris de loups
La persuasion de toutes les feintises,
— Ah ! taisez-vous !

IV

J'ai trouvé jusqu'au fond des cavernes alpines
L'antique Ennui niché,
Et j'ai meurtri mon cœur pantelant, aux épines
De l'éternel Péché.

O sagesse clémente, ô déesse aux yeux calmes,
Viens visiter mon sein,
Que je m'endorme un peu dans la fraîcheur des palmes,
Loin du Désir malsain.

V

Mon cœur, mon cœur fut la lanterne
Eclairant le lupanar terne ;
Mon cœur, mon cœur, fut un rosier,
Rosier poussé sur le fumier.

Mon cœur, mon cœur est le blanc cierge
Brûlant sur un cercueil de vierge ;
Mon cœur, mon cœur est sur l'étang
Un chaste nénuphar flottant.

VI

O mer immense, mer aux rumeurs monotones,
Tu berças doucement mes rêves printaniers ;
O mer immense, mer perfide aux mariniers,
Sois clémente aux douleurs sages de mes automnes.

Vague qui viens avec des murmures câlins
Te coucher sur la dune où pousse l'herbe amère,
Berce, berce mon cœur comme un enfant sa mère,
Fais-le repu d'azur et d'effluves salins.

Loin des villes, je veux sur les falaises mornes
Secouer la torpeur de mes obsessions,
— Et mes pensers, pareils aux calmes alcyons,
Monteront à travers l'immensité sans bornes.

MUSIQUE LOINTAINE

La voix, songeuse voix de lèvres devinées,
Eparse dans les sons aigus de l'instrument,
A travers les murs sourds filtre implacablement,
Irritant des désirs et des langueurs fanées.

Alors, comme sous la baguette d'un sorcier,
Dans mon esprit flottant la Vision se calque :
Blanche avec des cheveux plus noirs qu'un catafalque,
Frêle avec des rondeurs plus lisses que l'acier.

Dans le jade se meurt la branche de verveine.
Les tapis sont profonds et le vitrail profond.
Les coussins sont profonds et profond le plafond.
Nul baiser attristant, nulle caresse vaine.

La voix, songeuse voix de lèvres devinées,
Eparse dans les sons aigus de l'instrument,
A travers les murs sourds filtre implacablement,
Irritant des désirs et des langueurs fanées.

C'est par l'effet trompeur de Maya que le principe intelligent paraît revêtu de tant de formes ; mais la contemplation est comme un glaive avec lequel les hommes sages tranchent le lien de l'action qui enchaîne la conscience.

BHAGAVATA-POURANA.

Etre serein ainsi qu'un roc inaccessible,
Sans souci de chercher l'oubli de ses pensées ;
L'âme close aux sanglots des Lyres cadencées,
Aux rêves hasardeux ne pas servir de cible.

Aux ors incandescents des trésors des Palmyres,
Aux perles des Ophirs — aveugles ses prunelles ;
La vertèbre rétive aux visions charnelles
Eparses dans l'odeur énervante des myrrhes.

•

Le Temps pétrifié sur les feuillets du Livre ;
Le Ciel du Cœur uni comme un métal ; sans rides,
O Sensibilité, tes surfaces virides ;
L'Aube pareille au Crépuscule : O ne pas vivre !

HOMO, FUGE

> Il fut vu, en sa main ainsi piquée, un écrit comme d'un sang de mort, en ces mots latins : « O Homo, fuge ! » qui est à dire : « O homme, fuis-t'en de là, et fais le bien. »
>
> *La légende de Faust.*

I

Sur l'arbre et la bête de somme,
Sur le fauve altier, et sur l'homme
Inutilement révolté,
Monstre de pleurs et de sang ivre,
Désir formidable de vivre,
Tu fais peser ta volonté.

II

Pour vaincre l'austère NON-ÊTRE
Tu dis aux succubes de naître,
Et de ta main tu prodiguas
Les joyaux aux prostituées,
Et les couronnes polluées
Autour du front des renégats.

III

Expert en les dialectiques,
Tu parles et tu sophistiques
Avec ta voix de clair métal :
Et les Tentations pullulent,
Et les Tentations ululent
Dans l'ombre du Ravin fatal.

IV

Car tu sais pour damner notre âme
Faire jaillir la Pure-Flamme
Dans l'œil des hiboux et des freux;
Tu connais les accoutumances
Des devins, et les nigromances
Et les hocuspocus affreux.

V

Sous la Comète et sous la Lune,
En tunique de pourpre brune,
Très blanche avec des cheveux blonds,
Près du lac où nagent les cygnes,
Ta feinte candeur a des signes
Qui parlent des sentiers oblongs.

VI

A travers les chaudes haleines
Des tabacs et des marjolaines,
De nos vœux tu guides l'essor
Où, dans sa fière nonchalance,
La Fleur-Charnelle se balance
Pareille au grand lis nimbé d'or.

VII

Mais ta promesse n'est que leurre !
Bientôt, bientôt sonnera l'heure
Du Chevalier au pied fourché,
Et nous savons bien que tu caches
Sous les velours et les panaches,
Toute la hideur du Péché.

VIII

Oh ! qu'il vienne un autre Messie
Secouer l'antique inertie,
Qu'il vienne en ses rédemptions
Détruire l'œuvre de la Femme
Et te faucher, désir infâme
Des neuves générations.

LES CANTILÈNES

(1883-1886)

FUNÉRAILLES

Si l'on te demandait où est tout le trésor de tes jours florissants, et si tu répondais que tout cela est dans tes yeux creusés, ce serait une honte dévorante et un stérile éloge.

SHAKESPEARE.

Roses de Damas, pourpres roses, blanches roses,
Où sont vos parfums, vos pétales éclatants?
Où sont vos chansons, vos ailes couleur du temps,
Oiseaux miraculeux, oiseaux bleus, oiseaux roses?

O neiges d'antan, vos prouesses, capitans!
A jamais abolis les effets et les causes,
Et pas d'aurore écrite en les métempsycoses :
Baumes précieux, que tous des orviétans!

Surpris les essors aux embûches malitornes.
Les cerfs s'en sont allés la flèche entre les cornes,
Aux durs accords des cors les cerfs s'en sont allés.

Et nous sommes au bois la Belle dont les sommes
Pour éternellement demeureront scellés...
Comme une ombre au manoir rétrospectif, nous sommes.

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

Le jardin était taillé comme une
belle dame...
GILES FLETCHER.

Dans le jardin taillé comme une belle dame,
Dans ce jardin nous nous aimâmes, sur mon âme!
O souvenances, ô regrets de l'heure brève,
Souvenances, regrets de l'heur. O rêve en rêve

Et triste chant dans la bruine et sur la grève.
Chant triste et si lent et qui jamais ne s'achève,
Lent et voluptueux, cerf qui de désir brame,
Et tremolo banal, aussi, de mélodrame :

C'est la table rustique avec ses nappes blanches
Et les coupes de vins de Crète, sous les branches,
La table à la lueur de la lampe caduque ;

Et tout à coup, l'ombre des feuilles remuées
Vient estomper son front bas, son front et sa nuque
Gracile. La senteur des fleurs exténuées
S'évapore dans les buées
Hélas ! car c'est déjà la saison monotone,
L'automne sur les fleurs et dans nos cœurs l'automne.
Et ce pendant qu'elle abandonne
Ses doigts aux lourds anneaux à ma lèvre, j'écoute,
J'écoute les jets d'eau qui pleurent goutte à goutte.

Ses mains qu'elle tend comme pour des théurgies,
Ses deux mains pâles, ses mains aux bagues barbares ;
Et toi son cou qui pour la fête tu te pares !
Ses lèvres rouges à la clarté des bougies ;

Et ses cheveux, et ses prunelles élargies
Lourdes de torpeur comme l'air autour des mares ;
Parmi les bêtes fabuleuses des simarres,
Vous ses maigreurs, vous mes suprêmes nostalgies ;

O mirages que ma tendresse perpétue,
Echos fallacieux de l'heure qui s'est tue,
Malgré votre carmin et malgré vos colliers,

Et vos nœuds de brocart, et vos airs cavaliers,
Pauvres ! vous êtes morts, ô vous tous elle toute,
Elle toute et mon cœur, nous sommes morts, sans dout

Pleurer un peu, si je pouvais pleurer un peu,
Pleurer comme l'orphelin, et comme la veuve,
Et comme le pécheur naïf implorant Dieu.
Simple qu'il soit mon cœur, simplement qu'il s'émeuve!

Sur ma guirlande fanée et ma robe neuve
Tissée au ciel avec du blanc, avec du bleu,
Sur ma guirlande fanée emportée au fleuve,
Pleurer un peu, pouvoir pleurer serait mon vœu.

Mais, ce pendant que votre main cruelle et sûre,
Sûre et cruelle fait vibrer dans ma blessure
L'inexorable trait, Ma Dame, ma Douleur,

Il faut que je vous loue et que je vous célèbre,
Et que je tresse la gemme rare et la fleur
Dans vos cheveux qui sont couleur de la ténèbre.

En son orgueil opiniâtre,
Que d'un sceptre d'or se parât,
Que dans un habit d'apparat
Il eût des poses de théâtre,

Que, de sa prestance idolâtre,
Mît la perle de maint carat
Avec un ruban nacarat
Dans sa chevelure folâtre ;

L'*inéluctable* vint à point
Tirer d'une main acharnée
La bride de sa destinée,

Briser son sceptre dans son poing,
Faire de sa pourpre une loque
Que le vent mauvais effiloque.

O les cavales hennissant au vent limpide,
Et les los de triomphe à l'entour des pavois !
Les cavaliers mordent la cendre, et je me vois
Tel un vaincu que la populace lapide.

L'ombre se fait suspecte et veuve des hautbois,
Et l'appareil n'est plus de la fête splendide ;
Et tout à coup par un maléfice sordide
Des belles Dames se décharnèrent les doigts.

Lutter, pourquoi ? quand l'étendard de la conquête
Claque aux remparts trahis ; et faut-il qu'on s'entête
Sous les lustres obscurs à danser d'un pied tors ?

J'entends pleurer comme des chordes sous des plectres ;
Avec de pâles fleurs voici passer des spectres ;
Et je voudrais mourir un peu, comme on s'endort.

Désir de vivre et d'être heureux, leurre et fallace,
Et monstre indéfectible aux têtes renaissantes,
Malgré l'automne et les couronnes marcescentes,
De courir tes hasards mon âme n'est pas lasse.

Car nous n'espérons point d'être jamais, hélas !
Le sage dont l'esprit sûr égorgea les sens ;
Et nous avons au cœur cent taureaux mugissants,
Et la morgue ridicule des guérillas.

Que pour un jour du moins ! dure et lente rancune
Du Destin, laisse-toi fléchir par l'infortune
Et que j'aie un peu de trêve et de réconfort ;

Que je cueille la grappe, et la feuille de myrte
Qui tombe, et que je sois à l'abri de la syrte
Où j'ai fait si souvent naufrage près du port.

Sous vos longues chevelures, petites fées,
Vous chantâtes sur mon sommeil bien doucement,
Sous vos longues chevelures, petites fées,
Dans la forêt du charme et de l'enchantement.

Dans la forêt du charme et des merveilleux rites,
Gnomes compatissants, pendant que je dormais,
De votre main, honnêtes gnomes, vous m'offrîtes
Un sceptre d'or, hélas ! pendant que je dormais.

J'ai su depuis ce temps que c'est mirage et leurre
Les sceptres d'or et les chansons dans la forêt ;
Pourtant, comme un enfant crédule, je les pleure,
Et je voudrais dormir encor dans la forêt.

Qu'importe si je sais que c'est mirage et leurre !

Par la douce pitié qui s'attendrit au pli,
Pourtant dur, de ta lèvre, inaccessible amante,
Saurais-tu donc effacer la marque infamante
Que la vie imprima sur mon front assoupli !

Sois, au moins, la main qui berce, et lorsque a faibli
Mon orgueil, et ce pendant que geint la tourmente,
Abrite-moi comme d'une magique mante,
Des ténèbres de ta chevelure d'oubli ;

Et que de tes yeux la translucide prunelle
Me verse la fraîcheur et la paix solennelle
De la mare endormie en un lit de roseaux.

Mais surtout garde-toi bien close, et taciturne,
Tel que sous le soleil un augural oiseau.
— Car mon âme frémit de regarder dans l'urne.

Et j'irai le long de la mer éternelle
Qui bave et gémit en les roches concaves,
En tordant sa queue en les roches concaves ;
J'irai tout le long de la mer éternelle.

Je viendrai déposer, ô mer maternelle,
Parmi les varechs et parmi les épaves,
Mes rêves et mon orgueil, mornes épaves,
Pour que tu les berces, ô mer maternelle.

Et j'écouterai les cris des alcyons
Dans les cieux plombés et noirs comme un remords,
Leurs cris dans le vent aigu comme un remords.

Et je pleurerai comme les alcyons,
Et je cueillerai, triste jusqu'à la mort,
Les lys des sables pâles comme la mort.

INTERLUDE

Je vous annonce environ deux douzaines de lions rampants et d'ours mangeurs de miel. Que tout vivant prenne garde ! car, quoique fantastiques, ils ne laissent pas de donner quelque crainte et d'exécuter des travaux d'Hercule avec des épées nues.

Le Tableau des Merveilles.

TOUTE LA BABIOLE

Voilà pourtant le but inepte des choses.

Les fins parfums de la jupe qui froufroute
Le long du trottoir blanc comme la grand'route,
Les lourds parfums de la lourde chevelure,
Nattes au dos, torsades sur l'encolure.

La pénitence après le péché, sans doute
L'orgueil et l'avarice et l'envie, et toute
La babiole ; et l'amour de la nature,
Et même la lune à travers la verdure ;

Et même la lune et même l'espoir, cette
O cette folie ! et le soleil, ses hâles,
Et la pluie, et la tristesse des jours pâles.

Et bouquets qu'on souhaite et bouquets qu'on jette.
Et la bonne tiédeur des premières bûches,
Et sa gorge en les dentelles et les ruches.

LA LUNE SE LEVA

La lune se leva bizarrement cornue
Parmi les tulipiers au bout de l'avenue,
Ce soir. O la villa proprette et ses blancs murs,
Et son balcon de bois chargé de raisins mûrs.

O la brise d'été qu'embaumaient les ramures
En fleurs, qu'embaumaient les pins et la haie aux mûres.
L'air de violon qui s'est plaint soudain : connu,
Air connu, très doux et comme ressouvenu.

Le vin que nous buvions sentait la peau de l'outre.
Je vous pris les deux mains, mais vous passâtes outre,
Ce soir, sur le balcon où grimpaient des muscats.

Pire que bonne vous fûtes et je fus sage.
Vous aviez un bouquet de cassie au corsage,
Et votre cou cerclé d'un collier de ducats.

GESTE

Alme fleur, fleur d'éden, hanebane d'enfer
Ta bouche, et tes seins lourds que d'or tissé tu brides !
— Nous allions par les bois pleins de monstres hybrides,
Toi de pourpre vêtue et moi bardé de fer.

Sous mon épée — alors — plus prompte que l'éclair,
Crânes fendus, les dos troués, les yeux stupides,
Tombaient les nains félons et les géants cupides.
Et les citoles des jongleurs sonnaient dans l'air.

— Docile au joug, qu'il eût fallu que j'abolisse,
J'ai trop longtemps humé la saveur du calice,
Quand l'ennemi veillait sur les quatre chemins.

Le palais fume encore et l'île est saccagée.
— Quel sortilège impur en guivre t'a changée,
Toi qui berçais mon cœur avec tes blanches mains?

NEVER MORE

Le gaz pleure dans la brume,
Le gaz pleure, tel un œil.
— Ah! prenons, prenons le deuil
De tout cela que nous eûmes.

L'averse bat le bitume,
Telle la lame l'écueil.
— Et l'on lève le cercueil
De tout cela que nous fûmes.

O n'allons pas, pauvre sœur,
Comme un enfant qui s'entête,
Dans l'horreur de la tempête

Rêver encor de douceur,
De douceur et de guirlandes.
— L'hiver fauche sur les landes.

LE RHIN

Les petits Elfes dansent, avec des plantes d'eau parmi leurs cheveux.

I

Aux galets le flot se brise
Sous la lune blanche et grise,
O la triste cantilène
Que la bise dans la plaine !
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

II

Hou! hou! le héron ricane
Pour faire peur à la cane.
Trap ! Trap! le sorcier galope
Sur le bouc et la varlope.
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

III

Au caveau rongé de mousse
L'empereur à barbe rousse,
Le front dans les mains, sommeille.
Le nain guette la Corneille.
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

IV

Mais déjà l'aurore émerge,
De rose teignant la berge,
Et s'envolent les chimères
Comme un essaim d'éphémères.
— Elfes couronnés de jonc,
Vous ne dansez plus en rond!

FLORENCE

Chi avvicina adesso?
De l'Amour.

Le soleil brille et brûle
Dans un ciel indigo.
L'Arno coule très jaune
Sous le Ponte-Vecchio.

A Fiesole, aux Cascines,
Viale dei Colli,
Les marquises exquises,
Œil noir et teint pâli,

Adressent des sourires
Et des signes savants
Du fond de leurs calèches
Aux cavaliers servants.

Et dans la Ville-Neuve
Les sons des clavecins
Se mêlent aux prières
D'obèses capucins.

VIGNETTE

Elle mire au miroir son visage où neigea
La poudre odorante et que relève une mouche.
— On jurerait, vraiment, que le tuteur se mouche,
A côté, d'illicite façon. Mais déjà

Le Cavalier de fer de l'antique horloge a
Clamé le quart de cinq de sa stridente bouche.
Le griffon noir, que la camériste frisa
D'un art sûr, tout en taquinant une babouche,

Attend, sur le fauteuil ample en velours d'Utrecht.
— Le corsage, à ramage. A traîne et zinzoline,
La jupe. Et, comme elle va sortir en berline

Découverte, elle pique avec un geste sec
Des asphodèles, dans sa chevelure belle,
Belle et bleue et parfumée et qui se rebelle.

MADRIGAL

Incarnate et dodue et narguant les chloroses,
Avec ta bouche rutilante et ton maintien
Impudique, et ton front que le remords chrétien
Ne saurait assombrir de hantises moroses;

Avec tes seins petits et tes hanches décloses,
Et tes cheveux tordus, tu représentes bien
Ce conventionnel amour, que l'art païen
— Mais le nôtre — para de rubans et de roses.

Or, je rêve d'un temple aux doriques piliers
Où grimpent les volubilis parmi les mauves ;
Et dans le pur acier de tes prunelles fauves

Je vois des bois de myrte aux nymphes familiers,
Et des ruisseaux furtifs où boivent les dorcades,
Et qui coulent par mélodieuses saccades.

LE RUFFIAN

Je ne suis pas laide et je suis riche ; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

I

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

II

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

III

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute, il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

INTIMITÉ

Les rumeurs des hommes et des choses
Comme un flot expiré se sont tues.
— Tes beaux desseins que tu prostitues,
O mon cœur, compte-les, si tu l'oses.

Des détritus de bouquets de roses
Parfument les brises abattues.
— Compte tes fiertés condescendues,
Et tes vains essors aux ailes closes.

— Mais le doux ciel d'une nuit d'été
Bénit le sommeil de la cité ;
Au sort, va, n'en gardons pas rancune !

Puisque la vie est un sottisier,
Que je fume en face de la lune
Ma bonne pipe de merisier !

AIRS ET RÉCITS

MARYO

Auprès de la fenêtre,
Assise à son rouet,
Maryo file la laine
Avec ses doigts fluets.

Maryo file la laine,
La soie et l'or aussi,
Pour faire la ceinture
Du beau klephte Ralli.

— « Ne filez pas, la belle,
La soie et l'or ainsi :
Une autre l'infidèle
Va prendre dans son lit.

— Je veux filer la laine,
La soie et l'or aussi ;
Qu'il prenne, l'infidèle,
Une autre dans son lit !

— Proche est la Pentecôte,
Maryo, le jour aussi
Où l'infidèle une autre
Va prendre dans son lit. »

Sa mère, sa grand'tante,
Et ses petits neveux,
Et ses trente servantes
Lui peignent ses cheveux.

Pour aller à l'église
On lui met sur le sein
La lune, et sur la bouche
Le rose du matin.

L'évêque est à l'église,
Et les diacres aussi :
Une autre l'infidèle
Va prendre dans son lit.

Maryo part à l'église,
La lune sur le sein,
Et sur sa bouche rose
Le rose du matin.

Et la voilà qu'elle entre
Dans ses habits dorés :
Les diacres et les chantres
Ne savent plus chanter !

— « Evèque, mon évêque,
Et vous diacres aussi,
Voilà, voilà ma femme ! »
Dit le klephte Ralli.

« Évêque, mon évêque,
Et vous diacres aussi,
Jamais une autre femme
N'entrera dans mon lit ! »

LA MAUVAISE MÈRE

Et le cœur se mit à parler du fond du plat.
CHANSON CANDIOTE.

Dans son jardin d'été,
Parmi les lauriers blancs,
Dans son jardin d'été,
Parmi les lauriers roses;

Dans son jardin d'été
La belle se repose,
Parmi les lauriers blancs,
Parmi les lauriers roses.

Assis à son côté,
Un étranger lui cause,
Lui cause tendrement
Parmi les lauriers blancs.

— « Mère, pourquoi causer
Avec un étranger,
Parmi les lauriers roses
Dans le jardin d'été !

— Au bord du fleuve bleu
Où mouillent les frégates,
Mon fils, va donc jouer
Avec tes camarades.

— Je vais dire à mon père
Que tu causais, ma mère,
Avec un étranger,
Dans le jardin d'été.

— Mon fils, viens dans ma chambre
Et je te donnerai
Du musc et des grains d'ambre,
Mon fils, viens dans ma chambre. »

Elle l'égorge ainsi
Qu'un agneau le boucher,
Elle arrache son cœur,
Le donne au cuisinier.

Voilà que son mari
Par la plaine revient,
Il revient de la chasse
Avec ses vingt-deux chiens.

Il apporte des lièvres
Et des chevreuils tués,
Pour son fils il apporte
Un cerf apprivoisé.

— « Femme, dis à mon fils
De venir me trouver,
C'est pour lui que j'apporte
Le cerf apprivoisé.

— Ton fils est à jouer
Avec ses camarades;
Ton fils est à jouer,
Viens boire et viens manger. »

Elle lui verse à boire
Dans un vase d'argent
Et lui sert à manger
Le cœur de son enfant.

Et le cœur parle et dit :
« Qu'un mécréant me mange! »
Et le cœur parle et dit :
« Que mon père m'embrasse. »

Il égorge sa femme
Avec ses propres mains,
Il arrache son cœur
Et le jette à ses chiens.

NOCTURNE

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.
HEINRICH HEINE.

I

Toc, toc toc toc, — il cloue à coups pressés ;
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

II

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc toc, — le menuisier des trépassés.

« Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents;
Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux. »

III

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés.
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Là-bas, là-bas près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou,
Un autre l'a baisée au cou. »

IV

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

AIR DE DANSE

I

C'est la belle aux yeux,
C'est la belle aux yeux de mûre,
C'est la belle aux yeux de mûre;
La belle aux cheveux,
La belle aux cheveux de mûre,
Aux cheveux soyeux.

II

Elle porte les habits,
Les habits dorés du Klephte,
Les habits dorés du Klephte;
Elle porte le fusil,
Le fusil doré du Klephte
Et le yatagan aussi.

III

« Pourquoi rire ainsi,
Compagnon, pourquoi donc rire ?
Compagnon, pourquoi donc rire? »
La belle lui dit.
Il ne cessa pas de rire
Et lui répondit :

IV

« Je vois le soleil,
Je vois le soleil qui brille,
Je vois le soleil qui brille
Et ton sein vermeil,
Et ton sein vermeil qui brille
Comme le soleil. »

V

C'est la belle aux yeux,
C'est la belle aux yeux de mûre,
C'est la belle aux yeux de mûre ;
La belle aux cheveux,
La belle aux cheveux de mûre,
Aux cheveux soyeux.

L'ÉPOUSE FIDÈLE

A la fraîche fontaine,
Sous le grand peuplier,
A la fraîche fontaine
S'arrête un cavalier.

Son noir cheval est blanc
D'écume et de poussière,
Il est blanc de la queue
Jusquês à la crinière.

A la fraîche fontaine,
Sous le grand peuplier,
A la fraîche fontaine
S'arrête un cavalier.

— « La belle qui puisez
Dans le seau d'or cerclé,
Versez au cavalier
Et versez à la bête. »

Elle verse de l'eau
Sans relever la tête,
Elle verse de l'eau
Avec un long sanglot.

« — Qu'avez-vous donc, la belle,
A sangloter ainsi ?
Avez-vous du chagrin,
Avez-vous du souci ?

— Mon mari fait la guerre,
Voilà sept ans à Pâques.
J'attends encore un an
Et puis j'entre au couvent.

— Votre mari, la belle,
Est mort l'hiver dernier,
Et j'ai payé les chantres,
Les chantres et le prêtre.

— Si vous avez payé
Les chantres et le prêtre,
Je vous rendrai l'argent,
L'argent et l'intérêt.

— Rendez-moi donc, la belle,
Rendez-moi le baiser
Que j'ai mis sur ses lèvres
Avant de l'enterrer !

— Comme des fleurs au vent
Mes baisers sont allés !
Je vous rendrai l'argent,
L'argent et l'intérêt.

— Réjouis-toi, la belle,
Car je suis ton mari.
J'ai dans mon escarcelle
Cent bagues de rubis.

— Pour les doigts de ma main
Vos bagues sont trop grandes ;
Passez votre chemin,
Seigneur, et Dieu vous garde.

— Dans ton jardin le myrte
Fleurit même en octobre,
Une lampe d'ivoire
Brûle dans ton alcôve.

— Avec notre voisine
Vous avez bavardé.
Des signes de mon corps
Dites, et je croirai.

— Un joli signe blond
Frise à ton cou de lait,
Un autre orne ton ventre
Et seul je l'ai touché.

— Nourrice, ma nourrice.
Va dresser notre lit,
Car c'est lui mon mari,
C'est lui mon bien-aimé ! »

LA COMTESSE ESMÉRÉE

Sur un cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

En toque de velours avec des plumes blanches
Il passe sous les branches.

Au galop! au galop! il passe sous les branches
Avec ses plumes blanches.

Au trot ! au trot ! au trot ! et son grand lévrier
Saute près de l'étrier.

Il va pour épouser la fille de la reine,
La reine sa marraine.

Sur son cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

Assise à son balcon, sans page et sans duègne.
La comtesse se peigne.

Et, quand elle sourit, des lys et des jasmins
Lui tombent dans les mains.

Avec un peigne d'or, sans page et sans duègne,
La comtesse se peigne.

— « Beau capitaine qui passez, la mine fière,
Allez-vous à la guerre ?

— Je vais pour épouser la fille de la reine,
La reine ma marraine.

— Comme un diamant bleu reluit ta barbe brune,
Mes cheveux sont clair de lune.

— Je vais pour épouser la fille de la reine,
La reine ma marraine.

— Et, lorsque je souris, des lys et des jasmins
Me tombent dans les mains... »

La belle dans ses bras, il passe sous les branches
Avec ses plumes blanches.

Sur son cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

Il n'épousera pas la fille de la reine,
La reine sa marraine.

AGHA VÉLI

Dans la salle de sa maison,
De sa maison aux cent fenêtres,
Avec ses pareils et ses maîtres
Il partage la venaison :

Parmi les fleurs des champs en gerbes
Ce sont des sangliers entiers,
Des chevreuils roux et des quartiers
De cerfs aux ramures superbes.

Les eunuques silencieux
Versent les liqueurs parfumées
Dans les fines coupes gemmées
Et dans les hanaps précieux;

Tandis que pour charmer la fête,
Des esclaves de Bassora
Dansent au son du tamboura
Avec un sabre sur la tête.

Un oiseau rose, oiseau joli,
Oiseau qui parle, tel un homme,
L'on ne sait d'où, l'on ne sait comme,
Il entre et dit : « Agha Véli,

Ta belle aux yeux bleus et ta blonde,
Ta blonde aux baisers de carmin,
On va la marier demain
Au fils du roi de Trébizonde. »

Il va trouver ses chevaux roux,
Tachetés comme une panthère,
Qui du sabot bêchent la terre,
La dent longue et l'œil en courroux.

— « Plus vite qu'un cerf dans la plaine,
Plus vite que l'aile du vent,
Bien avant le soleil levant,
Au bout du monde qui me mène? »

Un vieux cheval, cheval pur sang,
Aux flancs meurtris de mainte entaille
Dans le combat et la bataille,
Hume la brise en hennissant :

— « Plus vite qu'un cerf dans la plaine,
Plus vite que l'aile du vent,
Bien avant le soleil levant,
Au bout du monde je te mène. »

Ils laissent derrière les monts,
Derrière ils laissent les montagnes :
Par les forêts, par les campagnes,
Ils passent comme des démons.

Les houx géants mordent la selle,
Et le sabot saigne au caillou,
Et dans l'air glacé le hibou
Les frôle, en fuyant, de son aile.

Ils laissent derrière les monts,
Derrière, la campagne brune ;
Dans la rafale, au clair de lune,
Ils passent comme des démons.

Le pic où la Lamie hiverne
Est descendu sitôt monté,
Et le Dragon épouvanté
Frissonne au fond de sa caverne,

Ils vont, pareils à des démons,
Passant le gué, sautant le fleuve,
Ils vont, qu'il grêle, ils vont, qu'il pleuve,
Par les ravins et par les monts.

Le sang zèbre sa peau de bistre,
La vase lui monte aux mollets ;
Voilà que le pont du Palais
Tremble sous leur galop sinistre.

Nul chant de luth répercuté
Dans la tourelle et sous les porches ;
De rouges languettes de torches
Oscillent dans l'obscurité.

Une procession arrive
Escortant un cercueil tout blanc,
Et Véli demande, tremblant
Comme le roseau sur la rive :

— « Les prêtres et les fossoyeux,
Dites, quelle est la jeune morte
Que dans ce cercueil on emporte
Couchée en ses cheveux soyeux ?

— C'est la belle aux yeux bleus, la blonde,
La blonde aux baisers de carmin ;
Elle allait épouser demain
Le fils du roi de Trébizonde. »

LA FEMME PERFIDE

Le plus jeune frère aima la femme de son aîné.

L'eau du bain perle encore en ses cheveux de jais.
Elle a mis pour sourcils le plumage des geais.

Elle a mis dans ses yeux le jaspe et l'hyacinthe.
D'argent tissé, de soie et d'or sa taille est ceinte.

Des roses du rosier elle a plein ses deux mains.
Elle revient du bain à l'ombre des jasmins.

Quatre tours de sequins ornent sa gorge altière.
Elle revient du bain portée en sa litière.

— « O ma sœur, vous avez les yeux d'une houri.
N'être pas votre frère, être votre mari !

— Et si je suis ta sœur et femme de ton frère,
Va tuer mon mari, tu pourrais bien me plaire.

— Comment tuer mon frère ? Il faut une raison,
Il faut une raison pour cette trahison.

— Va le trouver et dis : « Je veux que l'on partage ;
Pour moi la belle part je veux de l'héritage ! »

Il serre son khandjar, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

— « Kostandi, Kostandi, je veux que l'on partage ;
Pour moi la belle part je veux de l'héritage.

— Sois donc heureux, mon frère, et n'aie aucun souci.
Pour toi la belle part, pour toi la mienne aussi. »

La bonté de son frère amollit son courage.
Le front sur les genoux, il sanglote de rage.

Il serre son khandjar, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

— « Ma sœur de l'eau, de l'eau que je lave ma lame
Du sang de ton mari, car il a rendu l'âme. »

Elle saisit un broc de vin clair, tellement
Dans sa joie effrénée elle a d'empressement.

Il la prend par sa longue et belle chevelure,
Et lui tranche, d'un coup, la tête à l'encolure.

La tête dans sa main, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

— « Mouds-la, meunier, et fais de la farine rouge,
Du fard pour la catin, et du fard pour la gouge. »

LA VEUVE

La jeune femme chante, au balcon assise,
Et sa triste chanson pleure dans la bise.
La jeune femme chante et tous les bateaux
Carguent leur voilure et baissent leurs drapeaux.
Un vaisseau de guerre, une grande galère,
Garde ses drapeaux et sa voilure entière.
« Baisse, mon vaisseau, baisse ton pavillon,
Car ce que je chante est bien triste chanson :

Il me fallait du lait de guivre, et la graisse
Du grand cerf nourri par la main de l'ogresse,
Pour guérir le mal de mon pauvre mari
Qui se tordait au lit malade et flétri.
Le temps de monter sur les rochers de neige,
Le temps de préparer pour la guivre un piège,
Le temps de revenir, mon pauvre mari
Qui se tordait au lit, malade et flétri,
La croix de la tombe a pris pour belle-mère,
Et pour épouse, hélas ! il a pris la terre. »

LA VIEILLE FEMME DE BERKELEY

Elle entendit geindre un corbeau pelé,
La vieille femme de Berkeley.

Elle l'entendit geindre sur sa tête,
Dans le val de Nith, pendant la tempête.

Et la vieille dit : « Je vais mourir,
Le moine mon fils, qu'on l'aille quérir ;

Qu'on aille quérir ma fille la nonne.
Je vais mourir, et Dieu me pardonne! »

Son fils et sa fille nuitamment
Vinrent, amenant le Saint Sacrement.

La vieille tressaillit lorsqu'ils entrèrent,
Et ses yeux révulsés se dilatèrent.

La vieille crispa ses doigts maigris,
La vieille hurla d'effroyables cris :

« Ah! miséricorde! éloignez vite
Le Saint Sacrement, car je suis maudite.

J'ai mangé sans dégoût et sans remords,
Pendant le sabbat, de la chair de morts.

J'ai su le secret des philtres infâmes,
Et l'herbe qui fait avorter les femmes.

Pour raviver mes poumons gangrenés
J'ai humé l'haleine des nouveau-nés.

Bientôt de l'Enfer je serai la cible,
Et mon crime, hélas ! est irrémissible !

Aspergez mon linceul d'eau sainte, et puis
Placez sur mon sein des branches de buis.

Que dans l'église une forte chaîne
Attache au pavé mon cercueil de chêne.

Que des cierges bénits en quantité
Baignent mon cercueil de leur clarté.

Que des prêtres récitent des prières,
Pendant trois jours, pendant trois nuits entières.

Que les gros bourdons aux lourds battants,
Que les bourdons sonnent fort et longtemps.

Ma fille, mon fils, faites de la sorte,
Pour préserver des démons la morte. »

La vieille femme se tut soudain,
Et son regard devint incertain.

Le sang se figea sous sa peau glacée.
La vieille femme était trépassée.

On l'aspergea d'eau bénite, et puis
On mit sur son sein des branches de buis.

Au milieu de l'église une chaîne
Solide fixa son cercueil de chêne.

De grands cierges blancs en quantité
Lui firent un nimbe de clarté.

Tout autour des prêtres récitèrent
La messe, et cinquante chantres chantèrent.

Et les gros bourdons aux lourds battants,
Les bourdons sonnèrent fort et longtemps.

La première nuit, la clarté des cierges
Fut pure ainsi que des regards de vierges.

Mais l'on entendit la voix des démons
Pareille au vent d'ouest balayant les monts.

Les prêtres récitaient la messe sainte,
Et leur zèle était mêlé de crainte.

Et plus fort toujours les battants battaient,
Et plus haut toujours les chantres chantaient.

Devant le cercueil le moine marmonne
Son rosaire, avec sa sœur la nonne.

Et le coq chanta dans le matin clair,
Et les démons s'enfuirent dans l'air.

La seconde nuit, un éclat sinistre
Vêtit les pécheurs d'ocre et de bistre;

Et l'on entendit l'ululement
Des démons monter plus distinctement.

Les cloches sonnaient à toute volée,
Les chantres chantaient l'âme désolée,

Et les prêtres priaient tout tremblants
Pâles et tremblants sous leurs surplis blancs.

Et rempli d'effroi le moine marmonne
Son rosaire, auprès de sa sœur la nonne.

Et le coq chanta dans le matin d'or,
Et les démons s'enfuirent encor.

La troisième nuit vint enfin. Livide,
Dans l'ombre où circule une odeur fétide,

La flamme des grands cierges consumés,
Oscille dans les lustres gemmés.

Au loin les démons dansent une ronde,
Et l'on entend leur voix, leur voix qui gronde

Pareille au vent d'ouest et pareille aux flots
Qui battent les caps et les îlots.

Et l'on entend leur bouche qui ricane
Comme une gueule de barbacane.

Et les prêtres restent tout tremblants
Tremblants et muets sous leurs surplis blancs.

Et la nonne et le moine son frère
Tombent la face contre la terre.

Et les cloches, hélas! ne tintent plus,
Tant les sonneurs de terreur sont perclus.

Les Saints claquent des dents au fond des châsses.
Avec fracas s'écroulent les rosaces.

Flambeaux éteints et psaumes finis,
Gloire à l'Enfer et péchés punis!

Alors, brisant les verrous de la porte
Un démon vient pour emmener la morte.

Un grand démon à l'œil phosphorescent:
L'église semble rouge de sang.

A son appel, malgré cordes et chaîne,
S'ouvre à l'instant le lourd cercueil de chêne.

« Péchés punis, et gloire à l'Enfer!
Reconnais-tu messire Lucifer? »

La morte se leva blafarde et roide,
Son linceul trempé d'une sueur froide.

Sur la route un cheval les attendait
Qui par les naseaux des flammes rendait.

Le Démon fit monter la vieille en croupe,
Et partit au galop avec sa troupe.

Il partit au galop par des chemins
Dont le Roi Christus garde les humains!

LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

La Mort chevauche dans la nuit, à travers la plaine.
Le vent de la nuit à travers la plaine halène;

Le vent halène dans les ajoncs et sur les prêles.
La Mort monte un hongre pie et borgne aux jambes grêles.

Et les trépassés sont pendus par la chevelure,
Sont pendus par les pieds, à la queue, à l'encolure,

L'encolure du hongre borgne qui caracole.
La Mort chevauche à travers la nuit, comme une folle.

Les vieillards disent : Bonne Mort, cesse un peu ta course
Nous boirons, dans le creux de nos mains, à cette source

Et nous — disent les beaux garçons et les belles filles —
Pour faire des bouquets nous cueillerons des jonquilles.

LE PUR CONCEPT

Fi! du monitor attendu,
Et de l'éternel leurre, trêve !
Le philtre de la coupe brève
Sur la poussière est répandu ;
Le philtre est bu par la poussière.

— Dans le crible de la sorcière
Qui donc regarder osera,
Regarder et s'y reconnaître!

— Sur ce qui fut ou qui sera,
Mon âme, fermons la fenêtre.

Le Burg immémorial, de ses meurtrières
Semble darder un œil dur sur les temps mal-nés,
Et de ses porches les silences obstinés
Recèlent les serments gardés et les prières.

Au jardin de la Fée où les échos sont tus
Du prime éveil qui se résorbe en l'immuable ;
Baume, elle, contre la vie irrémédiable,
S'ouvre la Fleur dispensatrice des Vertus.

Et c'est *ici* le beau Palais de la Huée
Où dansent les Coulpes en toquet de grelots.
— Tel le Burg, gésir d'austère silence clos;
Fleurir en soi, telle la Fleur insexuée.

Sous la rouille des temps je suis un vieux blason.
— Chère galère avec ta riche cargaison,
Es-tu prise à jamais dans les glaces du pôle ?
— Voici l'heure qui tinte et *la chanson du saule*.

Mon regard fatigué contemple l'horizon
Monotone, à travers les barreaux d'une geôle.
— Je suis l'herbe fauchée et l'arbre que l'on gaule.
— Voici l'heure, male heure, et la male saison.

Mais que me font ces fleurs qui meurent sur la tige,
Et ces parfums remémorés, et le vertige
Des royales splendeurs et des épiscopats;

Car mieux que dans la nuit close des sépultures,
Daimôn auguste du Concept, oh! n'ai-je pas
Trouvé l'oubli sacré, dans tes prunelles dures!

Les pâles filles de l'argile
S'en vont hurlant par les chemins,
Et dans un transport inutile
Sur leurs seins nus crispent leurs mains.

Lèvre vaine de ses carmins,
Orgueil de la hanche nubile,
Senteurs fugaces de jasmins.
O cette extase puérile !

TOI, dans qui j'ai constitué
Pour me consoler de la terre,
L'amour stérile et solitaire,

Dors ton sommeil impollué
Sous la pierre que ne soulève
Que la force occulte du rêve.

Dans le chêne rugueux sculptée,
Tu gis sur les feuillets du livre
Où ma patience s'enivre,
Tête de la décapitée.

Lorsque mon âme cahotée
Réclame en vain l'oubli de vivre,
Ta prunelle auguste me livre
La loi par le Destin dictée.

Et pour un instant le souci
Inexpugnable, et tout ceci
Qui rampe, fruste et périssable,

Se dispersent comme du sable ;
Et mon esprit monte et descend
Dans l'air lucide et latescent.

La DÉTRESSE dit: Ce sont des songes anciens,
Des songes vains, les danses et les musiciens.
La tête du Roi ricane du haut d'une pique;
Les étendards fuient dans la nuit, et c'est la panique.

La DÉCRÉPITUDE dit : Êtes-vous fous, vraiment,
Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose,
D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant,
Ce sourire devant le miroir, et cette rose
Dans votre perruque, ah! vraiment, quelle est cette pose!

Le TEMPS dit : Je suis le Temps, un et simultané,
Et je stagne en ayant l'air de celui qui s'envole,
Mirage fruste et kaléïdoscope frivole,
Je vous leurre avec l'heure qui n'a jamais sonné.

Alors MAYA, Mayâ l'astucieuse et la belle,
Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle
Et câline susurre : Espérez toujours, c'est pour
Votre sacre que vont gronder les cymbales vierges,
Et vous aurez l'or et la pourpre de Bedjapour,
Esclaves dont le sang teint les cordes et les verges.

TIDOGOLAIN

TIDOGOLAIN

La Dame — en robe grivelée —
Par le verger s'en fut allée.
Belle de corps et d'air hautain,
Les yeux comme cieux du matin ;
Au col un collier de cinq onces,
Et dans ses cheveux de jaconces
Un large cercle d'or battu,
Avec des pierres de vertu.

Or, portant le bracet fidèle,
Un nain marchait à côté d'elle,
Un nain ni tant fol ni vilain
Qui avait nom Tidogolain :

« J'ai fin samit. Au doigt j'ai rubacelle,
J'ai daguette à pommeau de diamant.
De doubles d'or lourde est mon escarcelle ;
Sur mon chapel et plume et parement.
Las ! réjoui ne suis aucunement :
Que fait-il, Faste, et que fait Opulence ?
Amour occit mon cœur de male lance.

J'ai destrier qui, sans qu'on le harcèle,
Bondit crins hauts et le naseau fumant ;
Le frein de gemmes et d'argent ruisselle,
De pourpre est le caparaçonnement.
Las ! sans armet, ma tête dolemment
Penche, et mon bras de fer est sans vaillance.
Amour occit mon cœur de male lance.

Anne, Briande, et Doulce la pucelle
Aux cheveux blonds, plus blonds que le froment,
Et la Dame de Roquefeuilh, et celle
Pour qui mourut le roi de Dagomant,
M'offrent joyeux réconfort; mais comment
Auraient-elles à mes yeux précellence ?
Amour occit mon cœur de male lance.

Princesse, pouvez seule à mon tourment
Porter nonchaloir et allègement,
Car c'est de la tour de votre inclémence
Qu'Amour occit mon cœur de male lance. »

Ainsi chanta Tidogolain
Le nain ni tant fol ni vilain.
(Dans l'air tiédi de la venelle
Fluaient des senteurs de canelle,
De spicpètre et de serpolet.)
Et la Dame dit: Ce me plaît.

MÉLUSINE

MÉLUSINE

Raimondin chevauche et son cheval l'emporte,
Les rênes au col, à travers les futaies.
Le vent berce sur l'eau l'ombre des futaies;
Sur l'eau la lune est blanche comme une morte.

Moins blanc sur l'eau le clair de la lune flotte,
Moins blanc que le visage dolent du comte.
Bien dolent, bien dolent est le cœur du comte.
Dans la futaie et sur l'eau le vent soufflotte :

« Les unes, sous les hauts hennins,
L'œil à mainte feintise idoine,
Aux traînes que portent des nains
Par les escaliers de sardoine ;

D'autres, dont la grâce florit
Comme une branche neuve, et toutes ;
Et la pucelle qui sourit
Au chevalier vainqueur des joutes :

Festins mentis aux affamés,
Promise nef qui soudain cule,
Leurres de fleuves tôt humés
Dans la hagarde canicule...

Indicible, et le front vêtu
De pierres gemmes en guirlande,
Par quel géant gardée es-tu
Aux grottes de Nortoberlande,

La prime et l'ultime, et pennon
Où l'aure des Promesses joue,
Et molette de bon renom
Brochant le Désir qui s'ébroue ! »

Le vent berce sur l'eau l'ombre du bouleau,
Le vent berce la blanche lune sur l'eau.

De la futaie une gente dame sort,
Très doucement elle chante un très doux chant ;
Le comte a le cœur abusé du doux chant,
Le comte ne sait pas s'il veille ou s'il dort :

« Les papemors dans l'air violet
Vont, et blonds et blancs comme du lait.
Blonde suis, blanche comme du lait,
En gone de velours violet.

Les diaspes et les caldonies
Dardent sur mes tresses infinies.
Mes pers yeux, mirances infinies,
Fanent diaspes et caldonies.

Feuilles et pétales parfumés,
Montent, montent les rosiers ramés.
Ainsi que fleurs aux rosiers ramés,
A mon buste mes seins parfumés.

Des citoles avec des saltères
Frémissent aux soirs des périptères.
Ma parole aux soirs des périptères
Fait taire citoles et saltères:

Targe sur les dangers ennemis
Et Bel-Accueil *ceux-là* sont promis,
Sire comte, à votre vœu promis
Plus haut que les Pensers ennemis. »

II

Le vent souffle, souffle à travers la boulaie.
Le cheval porte Raimondin, à sa guise.
Sans qu'il lui tire la bride ou le conduise,
Le cheval galope à travers la boulaie.

Le comte est pâle comme un mort sous le heaume,
Sous le haubert dur son cœur garde une plaie.
Le vent souffle, souffle à travers la boulaie.
Elle frissonne au vent, l'aigrette du heaume :

« Sur le haut lit par l'évêque bénit, et fleuri
D'écarlates tentures de Constantinople,
— Le si doux chant chantait juste, — la Dame a guéri
Mon cœur, de sa main, ambre de Constantinople,
De ses clairs yeux, écus d'or et de sinople.

Sur l'oreiller par l'évêque bénit, tout brodé
D'oisillons volants, sous les lambrequins en dôme,
— Le si doux chant chantait juste, — mon rêve a goûté
Parmi la pompe de sa chevelure en dôme,
Le sûr fruit de son corps, magistère et baume.

Las ! las ! trop tard, trop tôt la Male-Bouche parla ;
Le Mal-Souci parla de Forfait et de Rite.
Mon Dieu, se pourrait-il, oh ! se pourrait-il *cela*,
Hideux simulacre et démoniaque rite,
Sur la couette par l'évêque bénite ! »

Le vent berce sur l'eau l'ombre du bouleau.
De la futaie un triste, triste chant monte.
Le vent berce la blanche lune sur l'eau.
Il ne sait pas s'il veille ou s'il dort, le comte.

« Spectre clément à la Vie, et comme
De se voir réel il avait peur ;
Ah ! grand' peur il avait du labeur
Opiniâtre et failli de l'homme.

L'Anacampsérote au suc vermeil
Est éclose: au cœur las panacée;
Au flux de son aile cadencée
L'Iynge berce l'amer sommeil.

Mais le Jaloux, dont la voix incite,
S'essore des marges du Missel
Et dit: qu'il nous faut rompre le scel
De l'incantation illicite.

Alors c'est la chute et le confin
Du fier Palais qu'abritait la Nue;
Et voici qu'Entélékhia nue
Rampe en le Jour vertical et vain. »

TABLE DES MATIÈRES

LES SYRTES

REMEMBRANCES 7
BOUQUET A LA GRÆFIN 11
OTTILIE 23
ODE 25
Mystiques sont là-bas 27
TES MAINS 29
ARIETTE 31
SENSUALITÉ 33
Assez d'abstinences 35
CONTE D'AMOUR 37
LES BONNES SOUVENANCES 57
Parmi les marronniers 59
LA CARMENCITA 61
Dans la basilique 63
Oisillon bleu 65
CHIMÆRA 67
Les roses jaunes 69
LE DÉMONIAQUE 71
Les bras qui se nouent en caresses 73
ACCALMIE 75
MUSIQUE LOINTAINE 85
Etre serein ainsi qu'un roc 87
HOMO, FUGE 89

LES CANTILÈNES

FUNÉRAILLES

Roses de Damas..... 99
Voix qui revenez..... 101
Dans le jardin taillé..... 103
Ses mains qu'elle tend..... 105
Pleurer un peu..... 107
En son orgueil opiniâtre..... 109
O les cavales hennissant..... 111
Désir de vivre..... 113
Sous vos longues chevelures..... 115
Par la douce pitié..... 117
Et j'irai le long de la mer éternelle..... 119

INTERLUDE

TOUTE LA BABIOLE..... 123
LA LUNE SE LEVA..... 125
GESTE..... 127
NEVER MORE..... 129
LE RHIN..... 131
FLORENCE..... 135
VIGNETTE..... 137
MADRIGAL..... 139
LE RUFFIAN..... 141
INTIMITÉ..... 145

AIRS ET RÉCITS

MARYO 149
LA MAUVAISE MÈRE 153
NOCTURNE 159
AIR DE DANSE 163
L'ÉPOUSE FIDÈLE 167
LA COMTESSE ESMÉRÉE 173
AGHA VELI 177
LA FEMME PERFIDE 183
LA VEUVE 187
LA VIEILLE FEMME DE BERKELEY 189
LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT 199

LE PUR CONCEPT

Fi! du monitor attenda 203
Le burg immémorial 205
Sous la rouille des temps 207
Les pâles filles de l'argile 209
Dans le chêne rugueux sculptée 211
La détresse dit 213

TIDOGOLAIN 215

MÉLUSINE 221

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt septembre mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

linen 22

JEAN MORÉAS

272

Premières Poésies

1883-1886

LES SYRTES

LES CANTILÈNES

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

NS. 6 e. 37

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
UN NUMÉRO.....	1.25	UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.